



E' L O G E
D E M. B O U R D E L I N.

CLAUDE BOURDELIN nâquit le 20 Juin 1667: de Claude Bourdelin Chimiste Pensionnaire de l'Académie, dont nous avons fait l'éloge dans l'Hist. de 1699. *
 * p. 122. & 123. Il fut élevé avec beaucoup de soin dans la maison de son Pere, feu M. du Hamel Secretaire de cette Académie luy choisit tous ses Maîtres, & présida à son éducation. A 16 ou 17 ans il avoit traduit tout Pindare & tout Licophon, les plus difficiles des Poëtes Grecs, & d'un autre côté il entendoit sans secours le grand ouvrage de M. de la Hire sur les Sections Coniques, plus difficile par sa matière que Licophon & Pindare par leur stile. Il y a loin des Poëtes Grecs aux Sections Coniques.

La diversité de ses connoissances le mettoit en état de choisir entre différentes occupations, mais son inclination naturelle le déterminâ à la Médecine, pour laquelle il avoit déjà de grands secours domestiques. Il étoit né au milieu de toute la matière médicale, dans le sein de la Botanique & de la Chimie. Il se donna donc avec ardeur aux études nécessaires, & fut reçu Docteur en Médecine de la Faculté de Paris en 1692.

Il aimoit dans cette profession, & les connoissances qu'elle demande, pour lesquelles il avoit une disposition très heureuse, & encore plus sans comparaison l'utilité dont elle peut être aux hommes. Cette utilité qui devoit toujours être l'objet principal du Médecin aussi-bien que de la Médecine, étoit de plus l'unique objet de M. Bourdelin. Il est vrai qu'il étoit né avec un bien fort honnête, & qu'il pouvoit vivre commodément, quoique tout le monde fût en bonne fanté, mais son désintéressement ne venoit pas de sa

fortune il venoit de son caractère, car il n'est pas rare qu'un homme riche veuille s'enrichir. Les Malades de M. Bourdelin lui étoient assés inutiles, si ce n'est qu'ils lui procuroient le plaisir de les assister. Il voyoit autant de Pauvres qu'il pouvoit, & les voyoit par préférence, il payoit leurs remedes, & même leur fournissoit souvent les autres secours dont ils avoient besoin; & quant aux gens riches, il évitoit avec art de recevoir d'eux ce qui lui étoit dû, il souffroit visiblement en le recevant, & sans doute la plûpart épargnoient volontiers sa pudeur, ou s'accommodoient à sa générosité.

Dès que la Paix de Riswick fut faite, il en profita pour aller en Angleterre voir les Sçavants de ce Pays-là. La récompense de son voyage fut une place dans la Société Royale de Londres. Il ne l'avoit point sollicitée, & on crut qu'elle lui en étoit d'autant mieux dûë.

Il n'eut pas le malheur d'être traité moins favorablement dans sa Patrie. L'Académie des Sciences, à qui il appartenoit par plusieurs titres, le prit pour un de ses Associés Anatomistes au renouvellement qui se fit en 1699. Il avoit en partage non pas tant l'Anatomie elle-même que son Histoire, ou l'érudition Anatomique qu'il possédoit fort. On a vû par l'Hist. de 1700*, que dans une Question assés épineuse qui partageoit les Anatomistes de la Compagnie, & où il entroît quelques points de fait, & des difficultés sur le choix des opérations nécessaires, on eut recours à M. Bourdelin, & qu'il travailla utilement à des Préliminaires d'éclaircissements.

* p. 297
& suiv.

En 1703 il acheta une charge de Médecin ordinaire de Madame la Duchesse de Bourgogne. On assure qu'un de ses principaux motifs fut l'envie de donner au Public des soins entièrement désintéressés, & de se dérober à des reconnoissances incommodes, qu'il ne pouvoit pas tout à fait éviter à Paris. Nous n'avancerions pas un fait si peu vrai-semblable, s'il ne l'avoit prouvé par toute sa conduite. Avant que de se transporter à Versailles, il fut quatre ou

110 HISTOIRE DE L'ACADEMIE ROYALE

cinq mois à se rafraîchir la Botanique avec M. Marchant son ami & son Confrere. Il prévoyoit bien qu'il n'herboriferoit pas beaucoup dans son nouveau séjour, & il y vouloit arriver bien muni de toutes les connoissances qu'il n'y pourroit plus fortifier. Quand il partit, ce fut une affliction & une désolation générale dans tout le petit peuple de son Quartier. La plus grande qualité des Hommes est celle dont ce petit peuple est le juge.

Il vécut à Versailles comme il avoit fait à Paris; aussi appliqué sans aucun interest, aussi infatigable, ou du moins aussi prodigue de ses peines, que le Médecin du monde qui auroit le plus de besoin & d'impatience d'amasser du bien. Son goût pour les Pauvres le dominoit toujours. Au retour de ses Visites, où il en avoit vû plusieurs dans leurs misérables lits, il en trouvoit encore une troupe chés lui qui l'attendoit. On dit qu'un jour comme il passoit dans une rue de Versailles, quelques gens du peuple dirent entr'eux, *ce n'est pas un Médecin, c'est le Messie*, exagération insensée en elle-même, mais pardonnable en quelque sorte à une vive reconnaissance, & à beaucoup de grossièreté.

Il est assés singulier que dans un Pays où toutes les professions, quelles qu'elles soient, se changent en celle de Courtisan, il n'ait été que Médecin, & qu'il n'ait fait que son métier au hazard de ne pas faire sa cour. Il la fit cependant à force de bonne réputation. M. Bourdelot premier Médecin de Madame la Duchesse de Bourgogne étant mort en 1708 cette Princesse proposa elle-même M. Bourdelin au Roy pour une si importante place, & obtint aussi-tôt son agrément, elle eut la gloire & le plaisir de rendre justice au mérite qui ne sollicitoit point. Les Courtisans sçûrent son élévation avant luy, & il ne l'apprit que par leurs compliments.

Ses moeurs se trouvèrent assés fermes pour n'être point ébranlées par sa nouvelle dignité. Il fut toujours le même, seulement il donna de plus grands secours aux Pauvres, parce que sa fortune étoit augmentée.

Cependant les fatigues continuelles affoiblissoient fort sa santé. Une toux fâcheuse & menaçante ne lui laissoit presque plus de repos. Soit indifférence pour la vie, soit une certaine intempérance de bonnes actions, défaut assés rare, on l'accuse de ne s'être pas conduit comme il conduisoit les autres. Il prenoit du Caffé pour s'empêcher de dormir, & travailler davantage, & puis pour rattraper le sommeil, il prenoit de l'Opium. Sur-tout c'est l'usage immodéré du Caffé qu'on lui reproche le plus, il se flata long-temps d'être désespéré, afin d'en pouvoir prendre tant qu'il vouloit. Enfin après être tombé par degrés dans une grande exténuation il mourut d'une Hidropisie de poitrine le 20 Avril 1711 ses dernières paroles furent, *In te, Domine, speravi, non confundar. . .* il n'acheva pas les deux mots qui restoient. Une vie telle que la sienne étoit digne de finir par ce sentiment de confiance.

Il a laissé quatre Enfans d'une Femme pleine de vertu, avec qui il a toujous été dans une union parfaite. Nous ne nous arresterons point à dire combien il étoit vif & officieux pour ses amis, doux & humain à l'égard de ses Domestiques, il vaut mieux laisser à deviner ces suites nécessaires du caractère que nous avons représenté, que de nous rendre suspects de le vouloir charger de trop de perfection.

La place de Botaniste Associé à laquelle il avoit passé de celle d'Anatomiste Associé, a été remplie par M. Geoffroy le Cadet.



Éloge de Claude Bourdelin par FONTENELLE - Histoire de l'Académie royale des sciences -
Année 1711

ANATOMIE, MÉDECINE
BOURDELIN, MARCHANT
